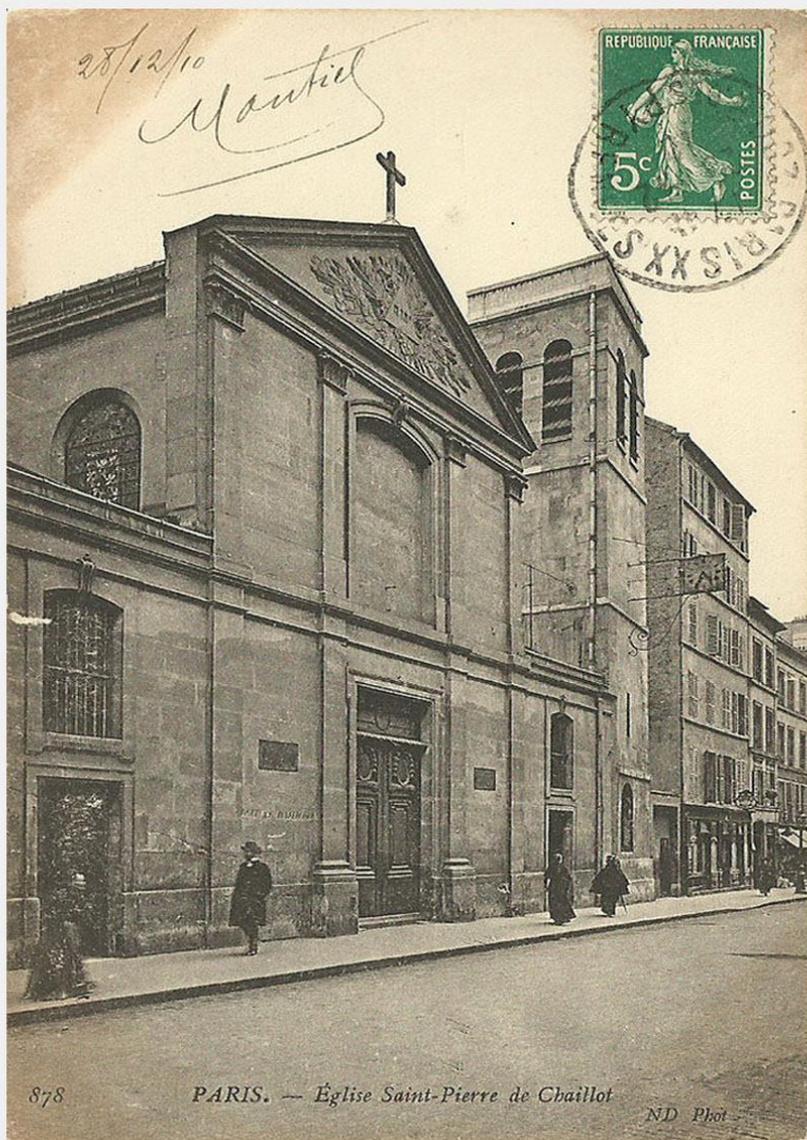


# CENTENAIRE DES OBSÈQUES DE MARCEL PROUST

SOUS LE HAUT PATRONAGE  
DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST



PROGRAMME DU CONCERT-LECTURE  
21 NOVEMBRE 2022 / EGLISE SAINT-PIERRE DE CHAILLOT



Les obsèques de Marcel Proust ont été célébrées  
le 21 novembre 1922  
dans l'ancienne église Saint-Pierre de Chaillot  
dont l'entrée se situait rue de Chaillot

*La loi cruelle de l'art est que les êtres meurent et que nous-mêmes mourions en épuisant toutes les souffrances, pour que pousse l'herbe non de l'oubli mais de la vie éternelle, l'herbe drue des œuvres fécondes, sur laquelle les générations viendront faire gaiement, sans souci de ceux qui dorment en dessous, leur 'déjeuner sur l'herbe'. (Le Temps retrouvé)*

C'est dans cet esprit, celui que Proust appelait de ses vœux à la fin de sa *Recherche*, que la paroisse Saint-Pierre de Chaillot a voulu commémorer le centenaire de ses obsèques dans l'ancienne église de la colline de Chaillot.

Une commémoration par la musique et par la voix.

Une jubilation sur « l'herbe drue des œuvres fécondes. »

Je remercie vivement ceux et celles qui ont permis que cette soirée soit organisée, en particulier Renée Fabre de Morlhon, Jérôme Bastianelli, président de la Société des amis de Marcel Proust, Didier Sandre, Thierry Escaich, Samuel Liégeon et Alix Bénézech.

Je vous souhaite de passer une soirée vivifiante.

**Jacques Ollier, curé de Saint-Pierre de Chaillot**



Portrait de Marcel Proust par Otto Wegener (1886 ?)

*Mort, il continue à nous éclairer, comme ces étoiles éteintes dont la lumière nous arrive encore, et on peut dire de lui ce qu'il disait à la mort de Turner : « C'est par ces yeux, fermés à jamais au fond du tombeau, que des générations qui ne sont pas encore nées verront la nature ».*

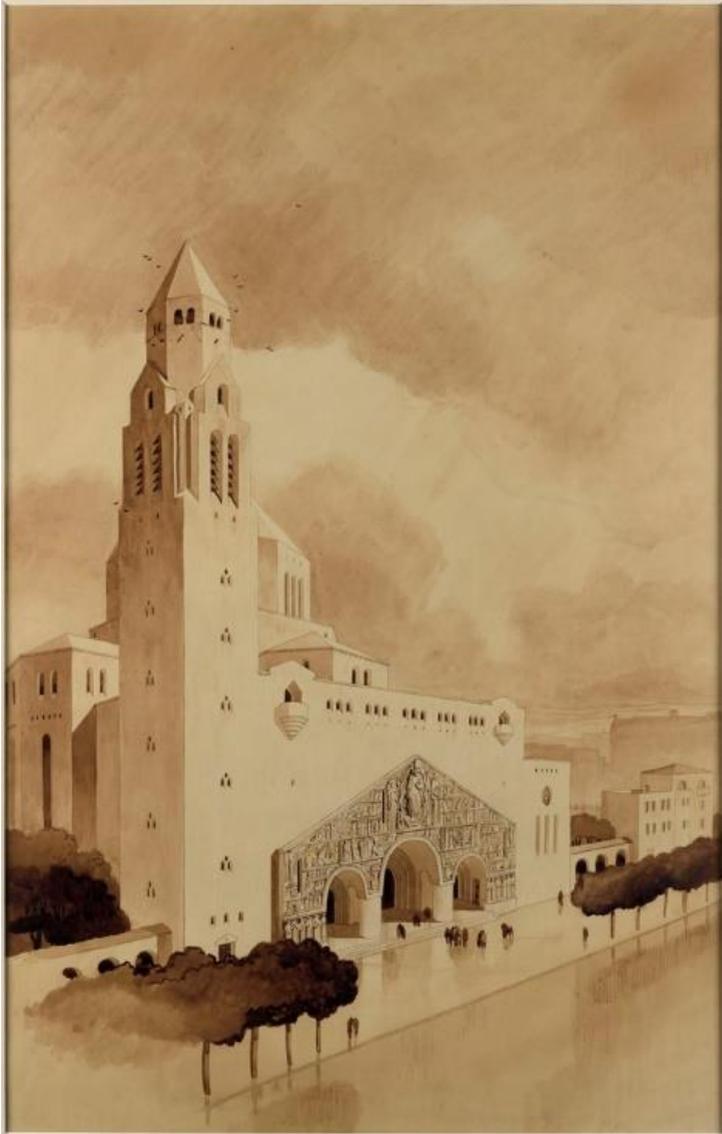
Ainsi s'exprimait Marcel Proust, en 1900, dans un article consacré à l'écrivain et critique d'art John Ruskin, qui venait de mourir. Sans doute, et c'est d'ailleurs dommage, la popularité de Ruskin, aujourd'hui, n'est pas telle qu'on puisse dire que la prophétie exprimée par celui qui n'était pas encore l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* se soit pleinement réalisée. Mais si on l'applique non plus au théoricien britannique, mais à Proust lui-même, bien de ses lecteurs peuvent dire, en effet, qu'ils ont vu le monde à travers ses yeux, que l'écrivain les éclaire comme une étoile dont la lumière leur arrive encore et n'est pas près de s'éteindre.

Puisse cette lumière baigner le concert organisé ce soir pour lui rendre hommage, cent ans jour pour jour après ses obsèques, qui eurent lieu au même endroit, dans l'église qui portait le même nom, à défaut d'être tout à fait la même. Entre des interprétations de partitions appréciées par l'écrivain s'intercaleront des lectures soit d'extraits de son œuvre, soit de témoignages de certains de ses nombreux amis qui lui rendirent visite juste avant ou juste après son décès.

Au nom de la Société des Amis de Marcel Proust, qui s'honore d'avoir été associée à la programmation de cette soirée historique, je remercie chaleureusement le père Jacques Ollier, curé de Saint-Pierre de Chaillot, qui a été à l'origine de ce projet, ainsi que Mme Renée Fabre de Morlhon, présidente de l'association *Chaillot Grandes Orgues*, qui a activement œuvré à sa concrétisation. Le 21 novembre 1922, tous les amis de l'écrivain étaient réunis ici-même pour le saluer une dernière fois. Dans une autre acception du mot, ce soir, grâce à la magie de son œuvre, grâce aux talents d'Alix Bénézech, Thierry Escaich, Samuel Liégeon et Didier Sandre, nous serons tous les amis reconnaissants de Marcel Proust.

**Jérôme Bastianelli**

**Président de la Société des Amis de Marcel Proust  
et des Amis de Combray**



Saint-Pierre de Chaillot : façade principale de l'église  
(dessins de l'architecte Émile Bois)

# PROGRAMME

**Marie SCHEIKEVITCH** *Souvenirs d'un temps disparu* (Alix Bénézech)  
*Commentaire improvisé - piano* (Samuel Liégeon) (p. 13)

**Marcel PROUST** *La Prisonnière* (Didier Sandre)

**Richard WAGNER** *Improvisation sur La mort d'Isolde - grand orgue-*  
*(Thierry Escaich)* (p. 17)

**Jean COCTEAU** *La voix de Marcel Proust* (Didier Sandre)

**Gabriel FAURE** *Barcarolle n°4 -piano* (Samuel Liégeon) (p. 19)

**Marcel PROUST** *Du côté de chez Swann* (Alix Bénézech)

**César FRANCK** *Prélude (extrait du Prélude, Variations et Fugue) - grand orgue*  
*(Thierry Escaich)* (p. 21)

**François MAURIAC** *Sur la tombe de Marcel Proust* (Didier Sandre)

**Maurice RAVEL** *Pavane pour une infante défunte - piano* (Samuel Liégeon) (p.25)

**Marcel PROUST** *Le Côté de Guermantes* Alix Bénézech

*Interlude improvisé - grand orgue* (Thierry Escaich) (p. 29)

**Marcel PROUST** *Sodome et Gomorrhe* (Didier Sandre)

**Claude DEBUSSY** *1<sup>ère</sup> arabesque transcrite pour orgue par Léon Roques*  
*(Samuel Liégeon)* (p. 30)

**Marcel PROUST** *La Prisonnière* (Alix Bénézech)

**Ludwig van BEETHOVEN** *Improvisation sur l'Allegretto de la Symphonie n°7-*  
*grand orgue* (Thierry Escaich) (p. 31)

**Marcel PROUST** *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (Didier Sandre)

*Final improvisé en duo au grand orgue* (Thierry Escaich et Samuel Liégeon) (p. 33)

## THIERRY ESCAICH



Compositeur, organiste et improvisateur, Thierry Escaich est une figure unique de la scène musicale contemporaine et l'un des représentants majeurs de la nouvelle génération de compositeurs français. Les trois aspects de son art sont indissociables, ce qui lui permet de mêler dans ses concerts création, improvisation et interprétation dans les combinaisons les plus diverses.

Comme compositeur, Escaich aborde les genres et les effectifs les plus variés, dans une quête incessante de nouveaux horizons sonores. Son œuvre comporte une centaine de pièces, qui séduisent un large public par leur lyrisme incandescent et leur rythme implacable. Se situant dans la lignée de Ravel, Messiaen et Dutilleux, et ne refusant pas les apports des musiques populaires ou les éléments d'inspiration sacrée, le monde sonore d'Escaich s'appuie sur un élan rythmique obsessionnel et de puissantes architectures.

Son style si personnel transparaît aussi bien dans l'intimité de sa musique de chambre que dans de vastes fresques comme *Chaconne pour orchestre*, l'oratorio *Le Dernier Évangile* ou le double concerto pour violon et violoncelle *Miroir d'ombres*. Son premier opéra, *Claude*, sur un livret de Robert Badinter d'après *Claude Gueux* de Victor Hugo, a été créé à l'Opéra national de Lyon en mars 2013 et a reçu les éloges de la critique. Parmi ses compositions les plus récentes, citons *La Nuit des chants*, concerto pour alto écrit pour Antoine Tamestit, commande de l'Orchestre philharmonique de la Radio néerlandaise et du NDR Elbphilharmonie, et *Quatre Visages du temps* (troisième concerto pour orgue), créé au Japon, dont la création européenne a été donnée par Escaich et l'Orchestre national de Lyon en novembre 2017.

Les pièces de Thierry Escaich sont inscrites au répertoire des plus grands

orchestres aussi bien en Europe qu'aux États-Unis, et à celui de musiciens tels que Lisa Batiashvili et François Leleux, Valery Gergiev, Paavo Järvi, Alan Gilbert, Alain Altinoglu, Louis Langrée, Renaud et Gautier Capuçon, Emmanuelle Bertrand et Paul Meyer. Il a été compositeur en résidence à l'Orchestre national de Lyon, à l'Orchestre national de Lille et à l'Orchestre de chambre de Paris et a reçu cinq Victoires de la musique (2003, 2006, 2011, 2017 et 2022). Il enseigne depuis 1992 l'improvisation et l'écriture au Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Paris (CNSMDP), où il a remporté lui-même huit premiers prix. En 2013, il a été élu à l'Académie des beaux-arts de l'Institut de France. En 2018, il a été le compositeur à l'honneur du festival *Présences* de Radio France, à Paris.

Thierry Escaich a également beaucoup composé pour son propre instrument : pièces solistes, musique de chambre, trois concertos, et *La Barque solaire*, poème symphonique pour orgue et orchestre. Son premier concerto pour orgue a été joué notamment par le Philadelphia Orchestra et l'Orchestre national de Lyon, et a été sélectionné comme un incontournable du répertoire d'orgue par le magazine *Gramophone* : « Son concerto exploite toute la palette sonore et l'orchestre et de l'orgue en trois mouvements électrisants, le second mouvement enflant jusqu'à un sommet impressionnant, qui n'est surpassé que par la fracassante coda du finale. »

La carrière de compositeur de Thierry Escaich est étroitement liée à celle d'organiste, à l'instar de Maurice Duruflé – auquel il a succédé comme organiste titulaire de Saint-Étienne-du-Mont à Paris ; il est aujourd'hui l'un des principaux ambassadeurs de la grande école française d'improvisation. Il se produit en récital dans le monde entier, mêlant les œuvres du répertoire à ses propres compositions et à des improvisations. Sa passion pour le cinéma l'amène à improviser régulièrement au piano comme à l'orgue sur des films muets tels que *Le Fantôme de l'Opéra* et *Metropolis*.

Parmi les événements marquants de la saison 2021/2022, citons la création mondiale à l'Opéra de Lyon, en mai 2022, de son opéra *Shirine*, initialement prévue en mai 2020. Escaich retourne également à la Philharmonie de Dresde, où il est organiste en résidence pour la saison. Il joue en outre avec l'Orchestre philharmonique tchèque, l'Orchestre philharmonique royal de Londres, l'Orchestre philharmonique de Taiwan et l'Orchestre national de Lyon, et joue en récital à la Philharmonie de Dresde, à la Salle de concert Mariïnski (Saint-Pétersbourg), salle Tchaïkovski à Moscou et à Toulouse-les-orgues.

## DIDIER SANDRE



Didier Sandre a joué au théâtre public et privé sous la direction de B. Sobel, P. Chéreau, A. Vitez, J. Lavelli, L. Bondy, J.P. Vincent, M. Béjart, G. Strehler, A. Brine etc... Il a reçu le prix du syndicat de la Critique pour ses interprétations dans *Le Mariage de Figaro*, *Madame de Sade* et *Le Soulier de Satin*, le Molière du meilleur acteur pour celle de *Un mari idéal* d'Oscar Wilde, et plus récemment le Brigadier du théâtre pour celle de Stefan Zweig dans *Collaboration*.

Il a rejoint la troupe de la Comédie française en 2013. Il y est l'interprète de Molière, Shakespeare, Rostand, Lars Noren, Strinberg, Marivaux, Visconti, Euripide, Claudel. Il en a été nommé sociétaire en 2020.

Parmi de nombreux films pour la télévision et le cinéma, on se souvient de *L'allée du roi*, *A la recherche du temps perdu*, de N. Companeez, *Petits arrangements avec les morts*, de P. Ferran, *Conte d'automne* de E. Rohmer, *36 témoins* de L. Belvaux, *Au bout du conte* d'A. Jaoui, *J'accuse* de R. Polanski, *Les passagers de la nuit* de M. Hers.

Didier Sandre est Chevalier de la Légion d'honneur, de l'ordre national du mérite, et Commandeur des Arts et Lettres.



## ALIX BENEZECH

Alix Bénézech est une jeune actrice qui grandit dans une atmosphère multiculturelle et littéraire. Après de brillantes études, elle retrouve sa passion pour le théâtre où elle débute sa carrière. Parallèlement, elle enchaîne au Cinéma, de petits rôles comme dans *Vénus Noire* d'Abdellatif Kechiche, des seconds rôles comme dans *BIS* de Dominique Farrugia, et des rôles principaux où ses interprétations sont toujours récompensées comme dans *La vie nous appartient* d'Alex Lee. Sa carrière prend une dimension internationale en 2018,

alors que Tom Cruise et Christopher McQuarrie la choisissent pour être la « frenchie » de *Mission Impossible Fall Out* qui bat tous les records du box-office. Elle tourne sous la direction de Clint Eastwood dans *The 15:17 to Paris*. En 2020, elle est à l'affiche du film *Influençeuse*. Alix tourne aussi dans de nombreuses séries et films à succès pour la télévision et plateformes françaises et internationales, en rôle principal féminin dans la saison 2 de la série *Tabiti PK0*, en rôle récurrent pour *Nina* sur France 2, Netflix et Salto, *Or Noir* saison 3 pour M6, *Alice in Paris* sur Amazon Prime, et en guest dans *Emily in Paris* pour Netflix, *Munch* pour TF1, *Cassandra*, etc. Elle incarne Marilyn Monroe pour le film documentaire *Marilyn et les Loups* pour France 2. Elle reçoit le Prix de la Meilleure Actrice au Indie Short Fest Imdb de Los Angeles pour son interprétation des 3 rôles féminins du film *On Est* de Greg Sankara. Alix Bénézech est engagée pour la cause des femmes, elle a co-réalisé le film *Que Justice Soit Nôtre*, a participé au documentaire *Pygmalionnes* présenté au Festival de Cannes. Elle est membre du collectif 50/50.

Alix Bénézech est passionnée par l'écriture de Marcel Proust, auquel elle a consacré son master de littérature. Elle contribue au *Hors-Série n° 70* du *Bulletin des Amis de Marcel Proust*, aux côtés de Fanny Ardant, Guillaume Gallienne, Michel Schneider, Didier Sandre... et participe à des lectures publiques notamment à Illiers-Combray à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Marcel Proust.



## SAMUEL LIEGEON

Après des études aux Conservatoires de Besançon, Saint-Maur-des-Fossés et Rueil-Malmaison, Samuel Liégeon entre au Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris en improvisation à l'orgue et au piano ainsi qu'en écriture, analyse et orchestration où il obtiendra sept premiers prix.

Il est nommé en 2009 à l'âge de 24 ans organiste titulaire du grand orgue de l'église Saint-Pierre de Chaillot à Paris.

Il remporte en 2008 le Premier prix du Concours International d'Improvisation Boëllmann-Gigout de Strasbourg et l'année suivante est lauréat du Concours International de Leipzig. Samuel Liégeon est également Grand prix du Concours International de Haarlem (2010), Premier prix du Concours International de Münster (2011) et prix d'improvisation au concours International de Chartres 2012. La même année, il est nommé « jeune artiste en résidence » à la Cathédrale Saint-Louis Roi de France de La Nouvelle-Orléans, pour une période de six mois. Lors de ce séjour, il donne de nombreux concerts et master class à l'orgue et au piano, et collabore en tant que soliste avec l'Orchestre philharmonique de Louisiane.

Il est régulièrement invité en Europe et aux Etats Unis où il se produit aussi bien en soliste, en musique de chambre ou avec orchestre. Passionné par l'improvisation et la composition musicale, il s'est fait entendre au piano et à l'orgue dans le cadre d'émissions de radio qui lui sont consacrées (*Le Cabaret Classique, A l'Improviste, Le Magazine...*) ou encore au cinéma avec lequel il collabore régulièrement pour l'accompagnement de films muets.

Samuel Liégeon enseigne depuis 2013 au Pôle Supérieur 93 Seine-Saint-Denis/ Ile-de-France.

**Marie SCHEIKEVITCH Souvenirs d'un temps disparu**

Lu par Alix Bénézech

Malgré la défense du docteur, malgré la fièvre, Proust s'habilla et voulut sortir à la fin d'une après-midi. Ses forces le trahirent et il fut obligé de rentrer presque aussitôt. Il remonta et s'allongea sur sa chaise-longue ; il était transi de froid, grelottait et se sentit si mal qu'il dut regagner son lit. Il demanda à Céleste une fumigation et essaya de se remettre à la besogne, en lui défendant cependant de rallumer le feu... « Céleste... la mort me poursuit, disait-il... je n'aurai pas le temps de renvoyer mes épreuves, et Gallimard les attend... » Ce jour-là, il était si faible qu'il fut dans l'impossibilité de continuer son travail, car, en plus de son malaise général, une crise d'éternuements le secoua. Il éternua d'une façon tout à fait anormale, qui inquiéta Céleste.

Il habitait à ce moment 44 rue Hamelin au cinquième étage, un appartement sommairement meublé. Pour téléphoner, son personnel devait descendre et aller chez un commerçant du quartier demander la communication. Il fallait user de ruse pour s'absenter. Céleste téléphona au professeur Proust, mais ne put le joindre au bout du fil. Le lendemain elle supplia son maître de lui permettre de rappeler le docteur Bize. Ce dernier vint et demanda de nouveau au malade de se laisser soigner. Marcel refusait toujours, disant que cela serait une perte de temps, puis il ajouta qu'il promettait au docteur de se presser et, qu'une fois ses corrections terminées, il consentirait s'occuper de sa santé. Il avait cessé de prendre toute nourriture pour n'absorber qu'un peu de bière glacée qu'il envoyait chercher à l'hôtel Ritz, et qu'Albaret devait lui apporter en carafe dans un seau rempli de glace. Il ordonna de supprimer le feu dans sa chambre, prétendant que la chaleur l'incommodait. Le docteur insistait pour qu'il se fît poser des ventouses, prît des boissons chaudes et, surtout acceptât une alimentation légère. Il dit à Marcel que son travail lui faisait dépenser plus de forces que le labeur d'un terrassier. Marcel, bien qu'il se sentît de plus en plus faible, protestait. Entre l'abandon de son travail et les soins à prendre, il n'hésitait pas : il n'avait vécu que pour son œuvre. Cependant il étouffait, il appelait Céleste à chaque instant « Céleste, je vais mourir, lui disait-il, pourvu

que j'aie le temps de finir !... Céleste, c'est horrible de penser que les médecins, pour prolonger la vie d'un malade, quelquefois de quelques heures et quelquefois de quelques instants, s'acharnent à le martyriser, lui faisant des injections de sérum, des piqûres, etc... Ils savent très bien que cela ne le guérira pas... c'est horrible ! Je vous supplie, si cela se produisait pour moi, de les en empêcher. » Il était nerveux, mais très doux. Sans cesse il appelait Céleste. Son médecin, inquiet de l'obstination du patient à refuser tout soin, alla prévenir le professeur Proust du danger que courait Marcel. Le soir même le professeur supplia Marcel de soigner et lui proposa de le faire entrer dans une maison de santé où lui seraient assurés le confort et les soins nécessaires à son état. Ces tendres conseils irritèrent le malade. Il demanda à son frère de le laisser en repos, répétant qu'il n'accepterait jamais de quitter sa chambre. Le professeur objecta qu'il pourrait au moins avoir une infirmière ? Cette proposition provoqua une violente crise de colère chez Marcel : « Céleste me soigne mieux que personne et je ne veux qu'elle auprès de moi ». Après le départ des médecins, il sonna Céleste « Céleste, il faut me promettre de ne plus laisser entrer personne, ni médecin, ni infirmière, ni famille. Il faut, Céleste, écarter tous ceux qui veulent m'empêcher de travailler. Je vous prie de ne pas me quitter une seconde et, même si je deviens plus malade, de rester à mes côtés. Faites ce que je vous dis et ne me tourmentez plus. » Il la regardait avec des yeux irrités, plongeant dans les siens comme pour y lire qu'elle tiendrait la promesse qu'il venait de lui arracher. Il demanda aussi par écrit à deux de ses amis d'empêcher qu'on ne le fit enlever de chez lui, supposition qui lui était venue pendant ses insomnies, car le sommeil l'avait complètement abandonné. Il souffrait d'étouffements de plus en plus graves. Le professeur Proust venait chaque jour voir son frère, mais l'obstination de Marcel à ne point se laisser soigner restait irréductible. Il n'admettait aucune discussion, et personne ne pouvait l'influencer. Pendant toute cette période, la maladie faisait de rapides progrès. Une huitaine de jours avant sa mort, Marcel fit envoyer une énorme corbeille de fleurs au docteur Bize. Il dit à Céleste : « Eh bien, Céleste, voilà encore un point de réglé si je viens à mourir. » Il trouvait qu'il dérangeait inutilement son médecin qu'il aimait beaucoup, mais dont il ne voulait pas suivre les conseils, aussi lui avait-il fait des excuses de cette manière qui était la sienne, faite de politesse et de délicatesse. Couché, presque assis sur son lit, couvert de ses innombrables tricots que Céleste changeait continuellement, Marcel était entouré de journaux, de livres, de paperasses et de ses épreuves. Insensible au confort depuis qu'il avait quitté son appartement du boulevard

Hausmann, il se contentait d'installations qui gardaient désormais un caractère provisoire. Pendant sa maladie, il reçut une fois M. Tronche, deux fois Jacques Rivière afin de lui donner des instructions pour la publication d'*Albertine disparue*. Les visites l'exténuaient. Un soir, il se réjouit pourtant de celle de Paul Morand. Il le retint longtemps auprès de lui. Après son départ il appela Céleste : « Céleste, j'ai senti que Paul Morand avait beaucoup de cœur, ce que je ne croyais pas. Il a dû me trouver très changé ; il m'a dit des paroles si gentilles... j'ai compris qu'il éprouvait de la peine de me voir ainsi. » Puis, songeur : « Je ne savais pas qu'il m'aimait, il m'a fait beaucoup de plaisir ; je l'aime beaucoup, moi aussi. » Le 17 novembre, Marcel se crut beaucoup mieux. Il reçut son frère un long moment et dit à Céleste que s'il pouvait passer encore cinq jours ainsi, il était sûr d'avoir raison de son mal et prouverait aux médecins qu'ils avaient tort une fois de plus de vouloir l'empêcher de travailler. Il ajouta : « Mais il reste à savoir si je pourrai passer ces cinq jours. » Il était souriant et continua : « Si comme les docteurs, vous désirez que je mange, faites-moi une sole frite, je suis sûr que cela ne me fera pas de bien, mais je veux vous faire plaisir. »

Le professeur Proust estima sage d'interdire le plaisir de cette sole et Marcel reconnut que cette décision était fondée. Après une nouvelle conversation avec son frère, il lui dit qu'il allait passer la nuit à bien travailler et garderait Céleste auprès de lui pour le seconder. Le courage du malade était sublime ; il se remit à la correction de ses épreuves et joignit quelques notes à son texte. Vers trois heures du matin, épuisé, suffoquant, il fit approcher Céleste et lui dicta quelques notes supplémentaires sur la mort de Bergotte. Il éprouvait une joie infinie de pouvoir encore dicter. « Céleste, je crois que c'est très bien ce que je viens de vous faire écrire. N'oubliez surtout pas de le mettre en place. Je compte sur vous. Ne manquez pas d'ajouter ceci à mon manuscrit, là où cette partie doit s'insérer... Je m'arrête, je n'en puis plus. »

Le lendemain, les docteurs jugèrent que c'est à ce moment-là qu'avait dû percer l'abcès qui s'était formé au poumon. Vers six heures, Marcel voulut prendre une tasse de lait, ajoutant avec un faible sourire : « Toujours vous faire plaisir, mais laissez-moi, je désire être seul. » Céleste qui le voyait souffrir de plus en plus, voulut revenir tout doucement auprès de lui, et cette attention mécontenta le malade : « Pourquoi ne pas me laisser seul ? » fit-il. Céleste repartit, mais aussitôt, et à tous les instants qui suivirent, elle fut rappelée par la sonnette. Vers dix heures, le lendemain, Marcel réclama un peu de cette bière fraîche qu'il envoyait chercher au Ritz. Albaret partit aussitôt, et Marcel murmura à Céleste qu'il en serait de la bière comme du reste, que tout arriverait trop tard.

Il avait grand 'peine à respirer. Céleste ne pouvait détacher les yeux du visage exsangue où la barbe avait poussé et accentuait la pâleur des traits : il était d'une maigreur extrême ; ses yeux avaient une intensité telle que son regard semblait pénétrer l'invisible. Debout à côté de son lit, Céleste, se tenant à peine (elle ne s'était pas couchée depuis sept semaines), souffrait le martyr de ne pouvoir soulager son maître. Elle suivait chacun de ses mouvements, essayant de deviner et de prévenir le moindre de ses désirs. Brusquement, Marcel étendit un bras hors du lit, il lui semblait voir dans sa chambre une hideuse grosse femme. « Céleste, Céleste, elle est très grosse et très noire ; elle est tout en noir ! J'en ai peur. » Céleste, pensant qu'il avait un peu de faiblesse et de délire, crut le rassurer en lui promettant de chasser l'apparition. Mais très vite Marcel le lui défendit : « Ne touchez pas à elle, Céleste ; elle est implacable, et elle devient de plus en plus horrible... »

Le professeur Proust, prévenu à son hôpital, accourut en tout hâte ; le docteur Bize arriva également. Céleste, désespérée d'enfreindre les ordres de Marcel, assistait à l'arrivée du cortège des médicaments, des ballons d'oxygène, des seringues pour les piqûres. A ses oreilles bourdonnaient ces paroles : « Pour prolonger un malade, les médecins le tourmentent par des piqûres, des ventouses... » Les yeux du malade eurent une expression d'irritation lorsque le docteur Bize pénétra dans la chambre. Marcel, qui se montrait habituellement d'une si exquise politesse, ne lui dit pas bonjour et, pour bien marquer son mécontentement, se tourna vers Albaret qui arrivait à sa suite avec la bière commandée : « Merci, mon cher Odilon, lui dit-il, d'être allé me chercher cette bière. » Le docteur se penchait vers le malade pour lui faire une piqûre, Céleste l'aidait à écarter les draps, elle entendit : « Ah ! Céleste, pourquoi ? » et sentit la main de Marcel s'appuyer sur son bras, le pincer, pour protester encore.

Maintenant on s'empressait autour de lui. Tout fut tenté ; il était trop tard, hélas ! les ventouses ne prenaient plus. Avec des précautions infinies le professeur Proust souleva Marcel sur ses oreillers. « Je te remue beaucoup, mon cher petit, je te fais souffrir » et dans un souffle, Marcel prononça ces dernières paroles : « Oh ! oui, mon cher Robert ! »

Il s'éteignit, vers quatre heures, doucement, sans un mouvement, les yeux grands ouverts.

Bergotte mourut dans les circonstances suivantes : une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir, il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. » Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Certes, les expériences spirites pas plus que les dogmes religieux n'apportent de preuve que l'âme

subsiste. Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ; il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste athée à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être d'y retourner, revivre sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi parce que nous en portions l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées, ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance.

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

*Richard WAGNER      Improvisation sur La mort d'Isolde*  
*- grand orgue -      Thierry Escaich*

Jean COCTEAU *La voix de Marcel Proust*, La NRF, 1<sup>er</sup> janvier 1923

Lu par Didier Sandre

« Ecrire comme on parle » est encore un lieu commun devant lequel je m'incline. A condition d'admettre que le style n'étant pas la parole, il ne s'agit pas d'écrire exprès comme on parle. Mais un grand écrivain se trouve machiné de telle sorte qu'il possède un rythme auquel il n'échappe sous aucune des formes de son individu.

La courbe écrite à l'encre par le baromètre ne ressemble pas à l'orage, mais elle en est le signe. Bien des courbes de style nous émeuvent, sans que nous le sachions, parce qu'elles sont le signe d'une voix.

La voix de Marcel Proust est inoubliable.

Il m'est difficile de lire son œuvre au lieu de l'entendre. Presque toujours sa voix s'impose, et c'est à travers elle que je regarde les mots.

La prose est une manière d'exprimer coûte que coûte la pensée. Le reste est style décoratif. Admirer la pensée de Proust et blâmer son style serait absurde. Personne au monde ne fait mieux obéir l'écriture. Personne au monde ne faisait mieux obéir la voix. L'une et l'autre épousaient juste son esprit.

Ces rapports, ces rouages, ces rimes secrètes sont la preuve d'une magnifique organisation. L'originalité vraie d'un homme ne se localisant pas.

Que Swann parle, ou Bloch, ou Albertine, ou Charlus, ou les Verdurin, j'écoute cette voix profondément rieuse, chancelante, étalée, de Proust lorsqu'il racontait, gémissait de raconter, organisait le long de son récit un système d'écluses, de vestibules, de fatigues, de haltes, de politesses, de fous-rires, de gants blancs écrasant la moustache en éventail sur la figure.

Cette voix n'arrivait pas de la gorge, mais des centres. Elle avait un lointain inouï. Comme la voix des ventriloques sort du torse, on la sentait venir de lame.

Tout chez Proust témoignait d'un lieu insituable auquel il correspondait par un charme. Il y possédait des richesses folles et la plus étrange police. Combien de fois avons-nous reçu de longues lettres couvertes de surcharges et de P. S., nous faisant grief amical de choses dont nous ne nous reconnaissons point

coupables, mais que nous avons faites, et que nos sens grossiers ne constataient pas.

Ici se met à portée de la main la poésie de Marcel Proust. Car non plus chez Proust que chez personne la poésie n'est où on la cherche. Ses églantines et ses églises sont du décor. Sa poésie consiste en une suite interrompue de tours de cartes, de vitesses et de jeux de glaces.

Pour les souligner et montrer du même coup que cet esprit de poésie se manifeste n'importe comment, je raconterai une petite anecdote très grande. Je sortais avec Proust de l'hôtel Ritz. Il avait distribué en pourboires, selon son cœur, tout l'argent qu'il avait en poche. Arrivé devant le portier, il s'en aperçut et lui demanda s'il pouvait lui emprunter cinquante francs. « Du reste, ajouta-t-il, comme le portier s'empressait d'ouvrir son portefeuille —gardez-les. C'était pour vous. »

Transportez cette voltige à chaque étage de l'intelligence et du sentiment, vous apercevrez un peu du miracle de Proust et de la poésie en général. Cette anecdote a contre elle d'être drôle. Je la cite exprès. Il importe de répéter que seule la fausse poésie a peur du rire comme le diable de l'eau bénite. Les faux génies craignent le rire. Il ouvre un homme à deux battants. On voit le trésor ou le vide. Marcel Proust l'aimait. Il y baignait comme dans du révélateur.

Un lieu de naissances est un lieu de joie. Proust était un lieu de joie avant d'être un lieu de maladies. Voilà où je signale l'erreur qui consiste à croire que la vie de Marcel Proust se partage en vie mondaine et vie solitaire, en première période et seconde période. Jamais ce qu'on appelle « vie mondaine de Proust » ne put lui apparaître comme une vie frivole à laquelle on renonce. Son mal seul le séquestrait.

Cette vie mondaine à laquelle il tenait plus que tout et que des critiques prirent pour une récréation, était le milieu même de sa rosace. Ses ruses pour composer son miel trompèrent plus d'un intime. Elles le rendaient énigmatique à ceux qui ne devinaient pas les mobiles de son indifférence à la littérature, de sa modestie, et des excuses dont il entrecoupait la lecture d'une page manuscrite. Car Proust SERVAIT. Il servait sa ruche. Il obéissait à des lois de miel et de nuit. Le dix-huit novembre, il a quitté son corps sans accepter la médecine, comme une ruche se vide le jour de l'essaimage, en pleine gloire. Il faut y reconnaître, sans le comprendre, un acte analogue au sacrifice des abeilles.

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où

venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui

demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents ; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

*César FRANCK    Prélude (extrait du Prélude, variations et fugue)  
- grand orgue -    Thierry Escaich*



L'église d'Illiers-Combray au couchant

**François MAURIAC *Sur la tombe de Marcel Proust*  
*La revue hebdomadaire, 2 décembre 1922***

**Lu par Didier Sandre**

Dans cette chambre “garnie”, devant l’admirable visage endormi de Marcel Proust, nous songions au destin extraordinaire d’un créateur que sa création a dévoré. Marcel Proust a donné sa vie pour que son œuvre vive, et cela est sans exemple : car un Balzac, des soucis d’argent, ses créanciers l’attachaient à sa table. Proust ne s’est séparé du monde que pour construire un monde. La maladie aida sans doute à ce renoncement, mais elle eût aussi bien pu l’incliner à rechercher le luxe, les compagnies faciles, une mollesse qui l’aurait diverti de son mal.

Entre ces murs nus où il repose, nous comprenons enfin cet étrange ascétisme, ce dépouillement total de ce qui n’était pas son œuvre et qui est allé jusqu’au refus de toute nourriture, lorsqu’il se fut persuadé que le jeûne aiderait à sa guérison, lui laisserait du répit pour achever enfin cette héroïque et folle poursuite du “temps perdu”. Durant sa dernière nuit, il dictait encore des réflexions sur la mort, disant : « Cela servira pour la mort de Bergotte. »

Et nous avons vu, sur une enveloppe souillée de tisane, les derniers mots illisibles qu’il ait tracés et où seul était déchiffrable le nom de Forcheville ; ainsi, jusqu’à la fin, ses créatures se sont nourries de sa substance, auront épuisé ce qui lui restait de vie.

Dans cette cellule d’un « meublé » atrocement quelconque, en face du cadavre d’un homme de lettres qui avait aimé les lettres jusqu’à en mourir, nous nous souvenions de la prière de Pascal pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

Comment faut-il user de l’infirmité du corps ? Marcel Proust, aussi débile et aussi souffrant que Pascal, s’étant posé comme lui la question, a répondu comme lui, par le don total. Certes, il usa magnifiquement de la maladie ; mais au lieu que ce fût, à l’exemple de Pascal, pour appréhender ce qui ne passera

pas, ce fut pour appréhender ce qui passe. Seul au centre de sa souffrance, il tirait de lui, en quelque sorte, pendant sa vie cachée, cet univers qu'il avait absorbé pendant sa vie publique. Il ne le peuplait pas seulement d'êtres innombrables, à tous les degrés de leur existence sociale, sentimentale, sexuelle ; mais aussi il captait des jours, des instants, un tournant de route à une certaine heure d'une certaine année, et, dans cette chambre presque sordide, retrouvait soudain et fixait, comme un papillon vivant, le parfum d'une haie d'aubépines. Ainsi a surgi, à force de souffrance, la forêt immense de son œuvre où un seul nom : Swann, Combray, Guermantes s'arrondit comme une clairière d'où rayonnent des routes, que relie entre elles des sentiers innombrables.

Proust, avec une sublime patience, s'est efforcé à cette tâche surhumaine, entre les êtres et les paysages, entre leurs noms et les formes, les sons, les couleurs, les parfums, d'épuiser les correspondances, de supprimer les intervalles, de construire enfin une symphonie vivante. Bergson a écrit que le passé tout entier nous suit à chaque instant : « Ce que nous avons senti, pensé, voulu depuis notre première enfance est là, penché sur le présent qui va s'y joindre, pressant contre la porte de la conscience qui voudrait le laisser dehors. » L'effort de Marcel Proust alla justement en sens inverse du mécanisme cérébral des autres hommes, qui tend à refouler dans l'inconscient tout souvenir inutilisable. Sa conscience fut au contraire dressée par lui à ne pas se méfier des souvenirs, à happer au passage toute réminiscence. Non qu'elle laissât se dégorger sans contrôle le flot des jours révolus ; il n'est pas un trait de *A la recherche du temps perdu* qui ne soit entre mille choisi ; mais le choix de Marcel Proust porte sur le tout de son passé.

Voyez-vous cet homme seul, luttant pied à pied jusqu'à la mort contre le flot montant des souvenirs, cet hercule débile qui capte le flux du temps, ou s'abandonne savamment au reflux ? Il est mort de ce travail insensé ; il est mort peut-être sans Dieu dont l'amour l'en eût détourné, comme il détourna Pascal de toute fin humaine.

A nous, ses frères plus jeunes, qui l'avons admiré et aimé, voilà donc la leçon terrible qu'il nous laisse : l'art n'est pas une plaisanterie ; il y va de la vie et il y va de bien plus.

Marcel Proust, en dépit de son prix Goncourt, n'a pas fait carrière, et il n'aura vu que sur ses cinq dernières années monter et luire le trouble soleil de la gloire. Mais la plus grande partie de sa vie d'homme s'est écoulée entre les murs de liège d'un appartement du boulevard Haussmann ; et personne alors, sauf

quelques amis, ne pressentait que naissait là, dans la souffrance, la plus puissante œuvre romanesque de ce temps.

Proust avait cette force de voir se faire les réputations, s'édifier de faciles renommées, et de ne rien lâcher encore du trésor qu'il amassait à notre insu.

Nous nous souvenons pourtant de notre admiration quand, à vingt ans, nous lûmes cette préface qu'il avait écrite pour *Sésame et les lys* de Ruskin. Cette unique parcelle nous permit alors d'entrevoir les gisements inconnus qu'un solitaire venait de découvrir. Nous avons foi en la pérennité de cette œuvre.

Sans doute sera-ce toujours le petit nombre qui aimera se perdre dans la forêt enchantée, si mystérieuse et pourtant si savamment dessinée ; une élite qui se complaira aux détours, aux enchevêtrements, aux chemins morts, aux haltes indéfinies. Mais de même que le monde entier admire *Manon Lescaut* qui n'est que la septième partie des *Mémoires d'un homme de qualité*, le grand public a su déjà découper dans l'œuvre de Proust des fragments comme *Un amour de Swann*, *Une agonie*, *Les Intermittences du cœur*. Irons-nous jusqu'au bout des réflexions qui nous pressaient devant ce grand homme, il faudrait dire : ce grand jeune homme endormi ? (Car, sur son lit de mort, on ne lui eût pas donné cinquante ans, mais à peine trente, comme si le temps n'eût pas osé toucher celui qui l'avait dompté et conquis.) Oserons-nous tout dire ? Ses mains n'étaient pas jointes, mais ses bras vaguaient comme ceux d'un vaincu ; le crucifix ne reposait pas sur sa poitrine immobile.

**Maurice RAVEL** *Pavane pour une infante défunte*

- piano -

Samuel Liégeon



Portrait de Marcel Proust par Jacques-Emile Blanche

## VI

Marcel PROUST *Le côté de Guermantes* Lu par Alix Bénézec

Quelquefois je n'avais rien entendu, étant dans un de ces sommeils où l'on tombe comme dans un trou duquel on est tout heureux d'être tiré un peu plus tard, lourd, surnourri, digérant tout ce que nous ont apporté, pareilles aux nymphes qui nourrissaient Hercule, ces agiles puissances végétatives, à l'activité redoublée pendant que nous dormons.

On appelle cela un sommeil de plomb, il semble qu'on soit devenu, soi-même, pendant quelques instants après qu'un tel sommeil a cessé, un simple bonhomme de plomb. On n'est plus personne. Comment, alors, cherchant sa pensée, sa personnalité comme on cherche un objet perdu, finit-on par retrouver son propre moi plutôt que tout autre ? Pourquoi, quand on se remet à penser, n'est-ce pas alors une autre personnalité que l'antérieure qui s'incarne en nous ? On ne voit pas ce qui dicte le choix et pourquoi, entre les millions d'êtres humains qu'on pourrait être, c'est sur celui qu'on était la veille qu'on met juste la main. Qu'est-ce qui nous guide, quand il y a eu vraiment interruption (soit que le sommeil ait été complet, ou les rêves entièrement différents de nous) ? Il y a eu vraiment mort, comme quand le cœur a cessé de battre et que des tractions rythmées de la langue nous raniment. Sans doute la chambre, ne l'eussions-nous vue qu'une fois, éveille-t-elle des souvenirs auxquels de plus anciens sont suspendus ; ou quelques-uns dormaient-ils en nous-mêmes, dont nous prenons conscience. La résurrection au réveil – après ce bienfaisant accès d'aliénation mentale qu'est le sommeil – doit ressembler au fond à ce qui se passe quand on retrouve un nom, un vers, un refrain oubliés. Et peut-être la résurrection de l'âme après la mort est-elle concevable comme un phénomène de mémoire.

*Interlude improvisé*

- grand orgue - Thierry Escaich

## VII

Marcel PROUST *Sodome et Gomorrhe*

Lu par Didier Sandre

Nous ne nous rappelons pas nos souvenirs des trente dernières années ; mais ils nous baignent tout entiers ; pourquoi alors s'arrêter à trente années, pourquoi ne pas prolonger jusqu'au-delà de la naissance cette vie antérieure ? Du moment que je ne connais pas toute une partie des souvenirs qui sont derrière moi, du moment qu'ils me sont invisibles, que je n'ai pas la faculté de les appeler à moi, qui me dit que dans cette masse inconnue de moi, il n'y en a pas qui remontent à bien au-delà de ma vie humaine ? Si je puis avoir en moi et autour de moi tant de souvenirs dont je ne me souviens pas, cet oubli (du moins oubli de fait puisque je n'ai pas la faculté de rien voir) peut porter sur une vie que j'ai vécue dans le corps d'un autre homme, même sur une autre planète. Un même oubli efface tout. Mais alors que signifie cette immortalité de l'âme dont le philosophe norvégien affirmait la réalité ? L'être que je serai après la mort n'a pas plus de raisons de se souvenir de l'homme que je suis depuis ma naissance que ce dernier ne se souvient de ce que j'ai été avant elle.

Claude DEBUSSY 1<sup>ère</sup> *Arabesque transcrite pour orgue par Léon Roques*  
- grand orgue - Samuel Liégeois

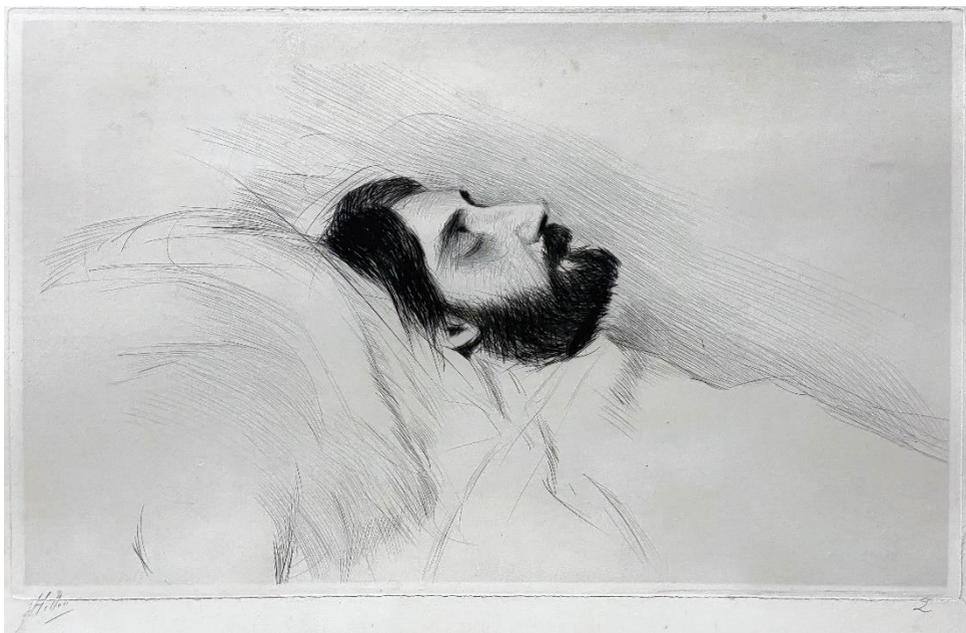
La mort de Swann m'avait, à l'époque, bouleversé. La mort de Swann ! Swann ne joue pas dans cette phrase le rôle d'un simple génitif. J'entends par là la mort particulière, la mort envoyée par le destin au service de Swann. Car nous disons la mort pour simplifier, mais il y en a presque autant que de personnes. Nous ne possédons pas de sens qui nous permette de voir, courant à toute vitesse, dans toutes les directions, les morts, les morts actives dirigées par le destin vers tel ou tel. Souvent ce sont des morts qui ne seront entièrement libérées de leur tâche que deux, trois ans après. Elles courent vite poser un cancer au flanc d'un Swann, puis repartent pour d'autres besognes, ne revenant que quand l'opération des chirurgiens ayant eu lieu il faut poser le cancer à nouveau. Puis vient le moment où on lit dans *Le Gaulois* que la santé de Swann a inspiré des inquiétudes, mais que son indisposition est en parfaite voie de guérison. Alors, quelques minutes avant le dernier souffle, la mort, comme une religieuse qui vous aurait soigné au lieu de vous détruire, vient assister à vos derniers instants, couronne d'une auréole suprême l'être à jamais glacé dont le cœur a cessé de battre. Et c'est cette diversité des morts, le mystère de leurs circuits, la couleur de leur fatale écharpe qui donnent quelque chose de si impressionnant aux lignes des journaux : « Nous apprenons avec un vif regret que M. Charles Swann a succombé hier à Paris, dans son hôtel, des suites d'une douloureuse maladie. Parisien dont l'esprit était apprécié de tous, comme la sûreté de ses relations choisies mais fidèles, il sera unanimement regretté, aussi bien dans les milieux artistiques et littéraires, où la finesse avisée de son goût le faisait se plaire et être recherché de tous, qu'au Jockey-Club dont il était l'un des membres les plus anciens et les plus écoutés. Il appartenait aussi au Cercle de l'union et au Cercle agricole. Il avait donné depuis peu sa démission de membre du Cercle de la rue Royale. Sa physionomie spirituelle, comme sa notoriété marquante ne laissaient pas d'exciter la curiosité du public dans tout *great event* de la musique et de la peinture, et notamment aux "vernissages" dont il avait été l'habitué fidèle jusqu'à ces dernières années, où il n'était plus sorti que rarement de sa demeure. »

Ludwig van BEETHOVEN

Improvisation sur l'*Allegretto* de la *Symphonie n° 7*

- grand orgue -

Thierry Escaich



*Marcel Proust sur son lit de mort*, gravure de Paul-César Helleu (collections Musée Marcel Proust-Maison de Tante Léonie)

Marcel PROUST *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*  
Lu par Didier Sandre

Parfois avant d'aller s'habiller, Mme Swann se mettait au piano. Ses belles mains, sortant des manches roses, ou blanches, souvent de couleurs très vives, de sa robe de chambre de crêpe de Chine, allongeaient leurs phalanges sur le piano avec cette même mélancolie qui était dans ses yeux et n'était pas dans son cœur. Ce fut un de ces jours-là qu'il lui arriva de me jouer la partie de la sonate de Vinteuil où se trouve la petite phrase que Swann avait tant aimée. Mais souvent on n'entend rien, si c'est une musique un peu compliquée qu'on écoute pour la première fois. Et pourtant quand plus tard on m'eut joué deux ou trois fois cette sonate, je me trouvai la connaître parfaitement. Aussi n'a-t-on pas tort de dire « entendre pour la première fois ». Si l'on n'avait vraiment, comme on l'a cru, rien distingué à la première audition, la deuxième, la troisième seraient autant de premières, et il n'y aurait pas de raison pour qu'on comprît quelque chose de plus à la dixième. Probablement ce qui fait défaut, la première fois, ce n'est pas la compréhension, mais la mémoire. Car la nôtre, relativement à la complexité des impressions auxquelles elle a à faire face pendant que nous écoutons, est infime, aussi brève que la mémoire d'un homme qui en dormant pense mille choses qu'il oublie aussitôt, ou d'un homme tombé à moitié en enfance qui ne se rappelle pas la minute d'après ce qu'on vient de lui dire. Ces impressions multiples, la mémoire n'est pas capable de nous en fournir immédiatement le souvenir. Mais celui-ci se forme en elle peu à peu et à l'égard des œuvres qu'on a entendues deux ou trois fois, on est comme le collégien qui a relu à plusieurs reprises avant de s'endormir une leçon qu'il croyait ne pas savoir et qui la récite par cœur le lendemain matin. Seulement je n'avais encore jusqu'à ce jour rien entendu de cette sonate, et là où Swann et sa femme voyaient une phrase distincte, celle-ci était aussi loin de ma perception claire qu'un nom qu'on cherche à se rappeler et à la place duquel on ne trouve que du néant, un néant d'où une heure plus tard, sans qu'on y pense, s'élanceront d'elles-mêmes, en un seul bond, les syllabes d'abord vainement sollicitées. Et non seulement on ne retient pas tout de suite les œuvres vraiment rares, mais même au sein de chacune de ces œuvres-là, et cela m'arriva pour la sonate de Vinteuil, ce sont les parties les moins précieuses

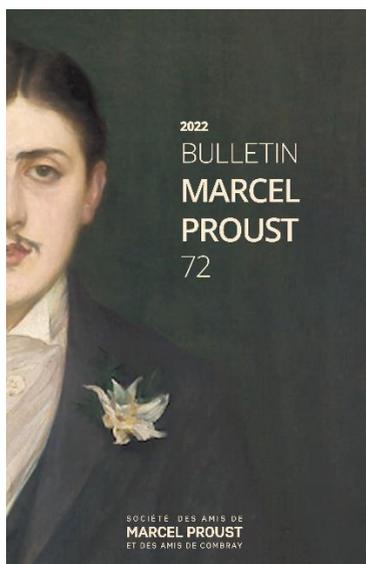
qu'on perçoit d'abord. De sorte que je ne me trompais pas seulement en pensant que l'œuvre ne me réservait plus rien (ce qui fit que je restai longtemps sans chercher à l'entendre) du moment que Mme Swann m'en avait joué la phrase la plus fameuse (j'étais aussi stupide en cela que ceux qui n'espèrent plus éprouver de surprise devant Saint-Marc de Venise parce que la photographie leur a appris la forme de ses dômes). Mais bien plus, même quand j'eus écouté la sonate d'un bout à l'autre, elle me resta presque tout entière invisible, comme un monument dont la distance ou la brume ne laissent apercevoir que de faibles parties. De là, la mélancolie qui s'attache à la connaissance de tels ouvrages, comme de tout ce qui se réalise dans le temps. Quand ce qui est le plus caché dans la sonate de Vinteuil se découvrit à moi, déjà, entraîné par l'habitude hors des prises de ma sensibilité, ce que j'avais distingué, préféré tout d'abord, commençait à m'échapper, à me fuir. Pour n'avoir pu aimer qu'en des temps successifs tout ce que m'apportait cette sonate, je ne la possédai jamais tout entière : elle ressemblait à la vie. Mais, moins décevants que la vie, ces grands chefs-d'œuvre ne commencent pas par nous donner ce qu'ils ont de meilleur. Dans la sonate de Vinteuil les beautés qu'on découvre le plus tôt sont aussi celles dont on se fatigue le plus vite et pour la même raison sans doute, qui est qu'elles diffèrent moins de ce qu'on connaissait déjà. Mais quand celles-là se sont éloignées, il nous reste à aimer telle phrase que son ordre trop nouveau pour offrir à notre esprit rien que confusion nous avait rendue indiscernable et gardée intacte ; alors elle devant qui nous passions tous les jours sans le savoir et qui s'était réservée, qui par le pouvoir de sa seule beauté était devenue invisible et restée inconnue, elle vient à nous la dernière. Mais nous la quitterons aussi en dernier. Et nous l'aimerons plus longtemps que les autres, parce que nous aurons mis plus longtemps à l'aimer. Ce temps du reste qu'il faut à un individu – comme il me le fallut à moi à l'égard de cette sonate – pour pénétrer une œuvre un peu profonde, n'est que le raccourci et comme le symbole des années, des siècles parfois, qui s'écoulent avant que le public puisse aimer un chef-d'œuvre vraiment nouveau. Aussi l'homme de génie pour s'épargner les méconnaissances de la foule se dit peut-être que, les contemporains manquant du recul nécessaire, les œuvres écrites pour la postérité ne devraient être lues que par elle, comme certaines peintures qu'on juge mal de trop près. Mais en réalité toute lâche précaution pour éviter les faux jugements est inutile, ils ne sont pas évitables. Ce qui est cause qu'une œuvre de génie est difficilement admirée tout de suite, c'est que celui qui l'a écrite est extraordinaire, que peu de gens lui ressemblent. C'est son œuvre elle-même qui

en fécondant les rares esprits capables de le comprendre, les fera croître et multiplier. Ce sont les quatuors de Beethoven (les quatuors XII, XIII, XIV et XV) qui ont mis cinquante ans à faire naître, à grossir le public des quatuors de Beethoven, réalisant ainsi comme tous les chefs-d'œuvre un progrès sinon dans la valeur des artistes, du moins dans la société des esprits, largement composée aujourd'hui de ce qui était introuvable quand le chef-d'œuvre parut, c'est-à-dire d'êtres capables de l'aimer. Ce qu'on appelle la postérité, c'est la postérité de l'œuvre. Il faut que l'œuvre (en ne tenant pas compte, pour simplifier, des génies qui à la même époque peuvent parallèlement préparer pour l'avenir un public meilleur dont d'autres génies que lui bénéficieront) crée elle-même sa postérité. Si donc l'œuvre était tenue en réserve, n'était connue que de la postérité, celle-ci, pour cette œuvre, ne serait pas la postérité mais une assemblée de contemporains ayant simplement vécu cinquante ans plus tard. Aussi faut-il que l'artiste – et c'est ce qu'avait fait Vinteuil – s'il veut que son œuvre puisse suivre sa route, la lance, là où il y a assez de profondeur, en plein et lointain avenir.

*Final improvisé en duo au grand orgue*

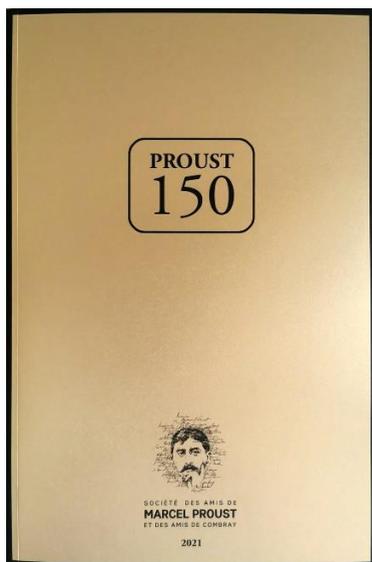
**Thierry Escaich et Samuel Liégeois**

## Dernières parutions de la Société des Amis de Marcel Proust



### Bulletin Marcel Proust n° 72 (novembre 2022)

Ce numéro exceptionnel de la revue annuelle de la Société des Amis de Marcel Proust comporte plusieurs articles en lien avec le centenaire de la mort de l'écrivain, ainsi qu'une riche rubrique rendant compte des nombreuses publications proustiennes de l'année et des différentes expositions et autres événements lui ayant été consacré. 296 pages, 40 euros



### Proust 150

À l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de l'écrivain, 150 adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust ont sélectionné un extrait de son œuvre en expliquant en quelques lignes les raisons de leur choix. L'anthologie ainsi constituée dresse un large panorama de ce que ses lecteurs ont apprécié en priorité, et notamment la sensibilité, l'humour, la philosophie de la vie, les considérations sur l'art ou les réflexions sur la mémoire. A ceux qui sont déjà familiers d'*À la recherche du temps perdu*, ce recueil offre une vaste cartographie leur permettant de situer leur propre lecture par rapport à celles d'autres admirateurs ; aux autres, il montre cent-cinquante chemins possibles pour pénétrer dans l'incomparable univers proustien. 422 pages, 12 euros



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

## Rejoignez l'association !

Créée en 1947, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray a pour but de réunir les lecteurs de Proust et de promouvoir son œuvre. Les avantages attachés à l'adhésion sont multiples :

- être tenu au courant de l'actualité proustienne, par des lettres d'informations adressées environ deux fois par mois ;
- soutenir un musée associatif reconnu « musée de France », permettre son ouverture au public et l'enrichissement de ses collections ;
- participer aux visites et conférences organisées l'association ;
- faire la connaissance de personnes partageant le goût de la littérature ;
- recevoir chaque année le *Bulletin Marcel Proust*, revue de référence publiée depuis 1950.

L'association étant reconnue d'utilité publique, les deux tiers des cotisations et donations sont déductibles de l'impôt sur le revenu.

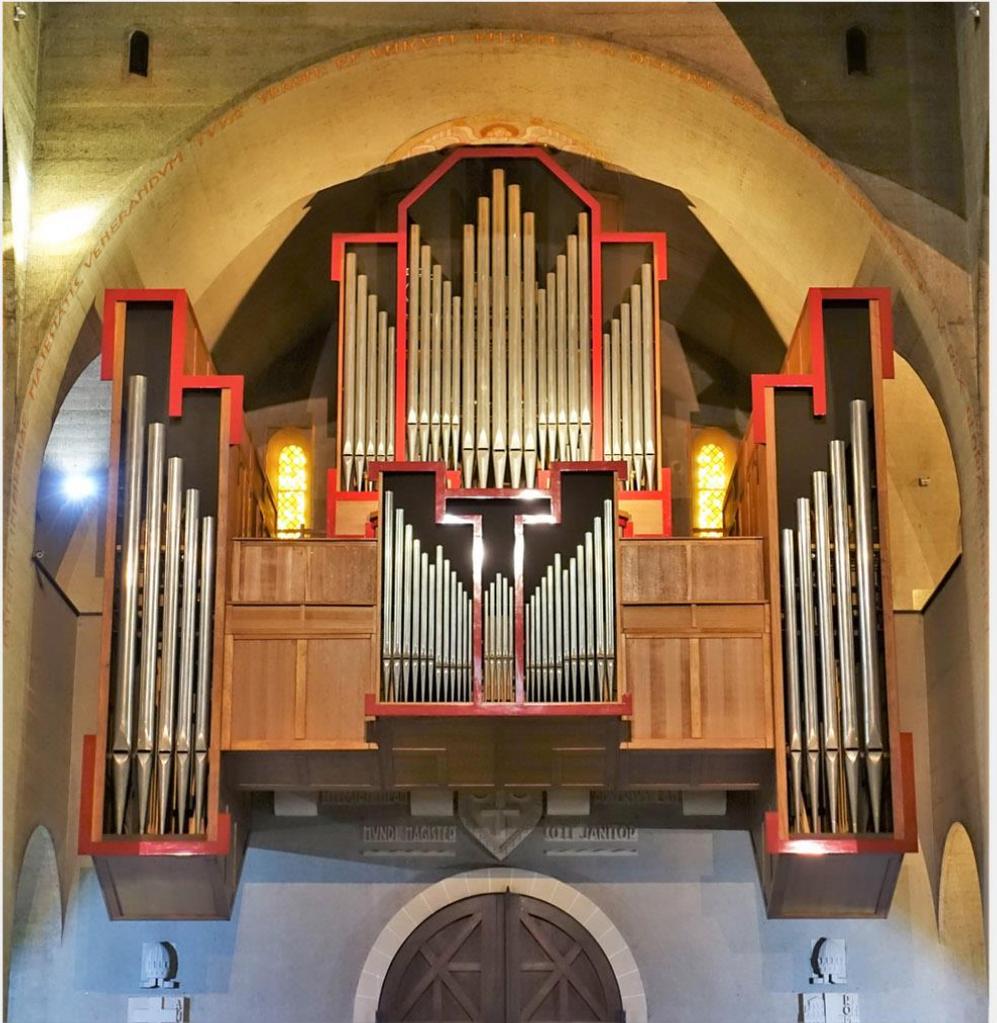
**Plus d'informations sont disponibles sur le site Internet**

**[www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)**



Droits photographiques :

Image de couverture : © Louis Jacquet ; p. 2 : D. R. ; p. 4 : © Société des Amis de Marcel Proust (SAMP) ; p. 6 : © Musée de la Piscine (Roubaix) ; p. 8 : © Marie Rolland ; p. 10 et 11 : D. R. ; p. 12 : © Emilie Carpuat ; p. 24 et 38 : © J. Bastianelli ; p. 28 : © Musée d'Orsay ; p. 32 : © SAMP ; p. 39 : Guilhem Vellut



Les orgues de l'église Saint-Pierre de Chaillot

## Mort à jamais ? Qui peut le dire ?

On l'enterra, mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées,  
ses livres, disposés trois par trois,  
veillaient comme des anges aux ailes éployées  
et semblaient pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

Marcel Proust, *La Prisonnière*



PAROISSE  
SAINT PIERRE  
DE CHAILLOT



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY